



La maison du père Noël

*LA MAISON  
U PÈRE NOËL*



Claude FELIX

AVIS AUX LECTEURS.

Les personnages de cette nouvelle existent réellement, leurs prénoms pour certains ont été volontairement un peu changés.

Le lieu où se passe la nouvelle existe réellement aussi, dans un petit village de l'Aube à une encablure de la Marne et quelques lieux, sans doute pas sept de la Haute-Marne. Mais c'est vraiment un village du bout du monde.

Les pères Noël existent eux aussi et ils élisent à longueur d'année domicile chez l'habitante qui d'ailleurs à convolée en justes nocés un 24 décembre, cela ne s'invente pas.

Allez, place à votre imagination, il existe encore des endroits où l'on peut rêver.

La demi de quatre heure venait de sonner au carillon pendu au mur de la salle à manger, les chiffres romains de son cadran commençaient à disparaître et la frappe du marteau sur la tringle de la sonnerie était bien faible, peut-être avait-il besoin d'être remonté. C'était là le travail du patron de la maison, chaque samedi et samedi dernier il avait oublié. Ce matin là, le jour était presque levé, mais dans le ciel le croissant de la lune montante était toujours bien flanqué au milieu de cumulus. Quelques étoiles brillaient au firmament. Dans la cour, la maison couvrait de son ombre le trottoir terrasse et dans la cour, de graviers concassés, de petites tornades de poussière blanche étaient soulevées par la brise matinale.

Comme chaque matin la maîtresse de maison prenait le frais, en robe légère, les bras nus elle se moquait bien de ceux qui disait qu'un jour elle attraperait la mort, elle n'avait jamais froid. Regardant le ciel au moment où un nuage cachait la lune, la sonnerie du téléphone avait perturbé le silence de la grande rue du petit village.

« Tu vois les trois étoiles au pied de la lune ? »

« Oui, mais ici elles sont un peu cachées par les nuages. »

« As-tu bien dormi ? »

« Oui, un peu mal au dos, mais on fera avec. »

Et puis les quelques banalités téléphoniques quotidiennes entre époux.

En réalité, il avait peu dormi, sa literie avait été changée et il devrait s'habituer à ce lit ergonomique un peu moins large que l'ancien, mais la télécommande permettait de monter la tête du lit et même le pied, pas trop car la distance qui le séparerait du toit le faisait flipper, pourtant depuis qu'il était jeune, il dormait dans une couchette et à l'approche de la retraite la claustrophobie le gagnait. Ce n'était qu'une passade il fallait croire au père Noël.

En fin de matinée, Albain devait passer prendre des œufs. Hier au club où il jouait aux cartes avec ses amis séniors, il avait encore bien rigolé de toutes les plaisanteries, quelle boutentrain. Mais pourquoi ne répondait elle pas, elle devrait être là.

Il décida de pousser jusqu'au bâtiment proche, celui où se trouvaient les cabanes à lapins, il l'appela à plusieurs reprises, en vain. Il fit quelques pas en avant, son regard fut attiré par une bâche fichée sur le sol et de laquelle dépassait une paire de bottes.

« Allo Claude, tu peux venir vite chez Alice, dépêches toi ? Je contacte les secours. »

Claude était son ami, un ancien de la Gendarmerie devenu à une époque un privé, il devrait savoir quoi faire.

L'endroit ne se trouvait qu'à quelques encablures de la maison en pans de bois que Claude retapait depuis une dizaine d'année, il ne mit pas longtemps avant de trouver Albain genoux au sol près de leur amie.

« Touches à rien malheureux ! »

« Elle ne bouge plus. »

S'approchant avec mille précautions, comme au vieux temps des scènes de crime, Claude s'agenouilla en face de son ami et regarda la victime. Du sang coagulé au dessus de l'œil attira son attention, elle ne semblait plus respirer, il plaça son index sur la carotide, le pouls était faible mais il était là. Ils se

regardèrent et il manquait peu de chose pour qu'ils éclatent de rire. Le deux tons des pompiers venait de raisonner dans la cour. Il ne fallut peu de temps aux deux soldats du feu pour prendre pour argent comptant la constatation du vieux détective et de place Alice dans l'ambulance.

Lorsque les gendarmes arrivèrent, la voiture rouge était déjà loin.

« Pourquoi avez-vous préservé les lieux ? »

« Pour que vous fassiez votre boulot, répondit l'ancien de la maison. »

« Fermes la porte du bâtiment, on file aux nouvelles et on verra, y a pas le feu. »

La maison était ouverte Albain et Claude décidèrent de prévenir son mari.

Bien entendu ils ne connaissaient ni son numéro de téléphone ni la destination qu'il avait prit avec son camion.

« Tiens regarde, là près du combiné le calepin noir, sans doute son annuaire. Bingo. »

A la première page figurait l'annotation Papa et un 06, le premier essai fut le bon.

« Ils sont entrain de me vider le camion, je préviens le patron et je rentre, tenez moi au courant, il faut découvrir ce qui c'est passé. »

A peine le combiné raccroché, Claude et Albain retournèrent vers le bâtiment des lapins. Le Gendarme avait placé une bande de plastic jaune et noir « scène de crime » alors comment retourné voir les lieux sans commettre l'irréparable.

« Je crois avoir remarqué un volet sur le coté

Il est peut être mal accroché lança l'ancien Gendarme, viens suis-moi. »

Et nos deux comparses de se retrouver devant le fameux volet constitué de planches barrées de deux barres de fer forgé boulonnées à l'extrémité desquelles une pommelle était

emboîtée sur un gond scellé dans le mur. Le volet n'était pas de première jeunesse et la première planche laissait apparaître un jour suffisamment grand pour y laisser passer le petit piquet de fer que Claude venait de déterrer dans le jardin proche.

« Je pense qu'il est fermé par une targette, si je peux la faire glisser en force il ne devrait s'ouvrir. Le manège dura près d'une demi-heure par petites pressions la targette recula peu à peu et fini par sortir de son logement.

« Vas chercher une chaise dans la maison ont va passer par là. »

« Je reviens. »

« J'espère, ce n'est pas le moment de mollir. »

Comme les experts, ils passèrent au peigne fin la scène crime au moins trois ou quatre fois avant que la cloche de l'église du village leur rappelle qu'il était midi.

En effet depuis des années les habitants ne voulant pas que la cloche se taise, Jean avait installé un système à l'aide d'un moteur de machine à laver commandé par une horloge et chaque jour que dieu fait à midi pile, la cloche s'ébranlait durant une petite minute, un angélus local en quelque sorte.

Des indices, ils en avaient plein dans des sacs plastiques. Alors l'heure était venue de passer aux analyses, à l'étude et aux hypothèses.

Claude avait calmé les craintes d'Albain, les Gendarmes ne reviendraient pas, ils attendaient qu'Alice se réveille pour savoir ce qui s'était passé.

L'exploitation de la cueillette leur prit une bonne partie de l'après-midi, jusqu'au moment où ils entendirent le semi-remorque se garer devant la grange qui séparait la cour de la maison avec la nationale.

Albain, le mari d'Alice, et oui il portait le même prénom que l'ami de Claude, était venu se changer avant de repartir pour l'hôpital.

La table de la salle à manger était devenue une véritable table de tri digne du FBI et la grande glace murale se couvrait de feutre bicolore. Les portes s'ouvraient et se fermaient comme disent les spécialistes. Il ne manquait plus que Dominique Rizet, le journaliste de BFM TV pour commenter tout ça.

Tout était possible, de la tentative d'assassinat à l'accident.

En début de soirée Albain était rentré porteur du diagnostic médical comme Claude le lui avait demandé : Une plaie l'arcade sourcilière et un coup derrière la tête, quelques hématomes dans le dos probablement consécutifs à la chute.

Après un casse-croûte sur le pouce, Claude avait prit congé non sans avoir persuadé ses amis de le rappeler s'il se passait quoi que ce soit.

Installés devant la télé, lovés dans le canapé de cuir nos Albain sirotaient une Kriek. Grâce à une promo du supermarché du coin la petite pompe à bière remplissait les chopes, une aubaine car à part la bière de Noël seul la 1664 avait sa place dans la machine.

La télé avait rempli son rôle, ils dormaient comme des bébés, lorsque qu'une musique, genre solo de jazz, venant de la pièce d'à côté les tira de leur sommeil, Albain semblait étonné, Albain non il reconnu l'air de « vive le vent » joué au saxo. Il en connaissait même le musicien ; ce père-Noël qui se tortille en jouant de son instrument entre trente et cinquante centimètres vêtu de son long manteau rouge à col et poignets blancs, il était descendu de son estrade. D'ordinaire se sont les



## La maison du père Noël

pires que l'on glisse dans l'habitacle creux de son dos qui le mettent en route. Mais là personne n'avait bougé dans la maison.

A peine le silence revenu cette fois c'est l'accordéon de son homologue perché sur son étagère qui jouait « Etoile des neiges » alors que celui qui montait l'échelle et descendait dans la cheminée faisait de multiples allers-retours. L'un après l'autre, guitariste, batteur, trompettiste et leurs camarades, pères-noël contorsionnistes et même chanteurs se mêlèrent au vacarme. Mais l'écho de cette musique semblait ne pas franchir les murs de la demeure comme pour ne pas troubler la quiétude de la nuit. Albain regardait, les yeux lui sortaient de la tête, comme dans l'expression, (je crois que les médecins qui opèrent de la cataracte devraient profiter de ce moment.). Albain lui ne bronchait pas comme s'il avait l'habitude, mais enfin plusieurs milliers de vieux bonhommes Noël qui font une boum ce n'est pas courant !



Bientôt la maison fut envahie par ces personnages et le spectacle battait son plein jusqu'au moment où un homme vert poussa un grand cri. Non ce n'était pas un Martien mais comme l'expliqua le gros bonhomme rouge d'un mètre soixante dix passé qui se dodelinait près de la porte d'entrée de la pièce des pères Noël, de leur ancêtre en effet le premier père Noël était vert pratiquement le même costume mais vert.

Ce n'est quand 1931 que la firme Coca cola fera se parer de ses couleurs le successeur de Saint-Nicolas, celui qui apportera les cadeaux avec son traîneau tiré par ses rennes. La fête prit fin et comme si rien ne s'était passé chacun était impeccablement rangé pile à son emplacement. Trois milles marionnettes sans âme, comment est-ce possible en si peu de temps, dix fois moins que les yeux d'Albain pour reprendre place dans leurs orbites. Le jour se levait et c'était là une bonne raison de ne plus se faire remarquer et de garder le mystère.

Claude était revenu, mais nos Albain ne lui parlèrent pas de cette nuit de folie. Il avait passé la sienne à l'étude des indices et en particulier les photos, une nuit à l'ordi avait suffi à trouver la vérité.

Alice vaquait à nourrir les lapins elle avait nettoyé la litière d'une cage et reposé le râteau devant la rangée d'à côté avant de marcher accidentellement dessus, le manche qu'elle avait reçu dans la figure lui éclatant l'arcade sourcilière. Elle tenait à la main la bâche qui couvrait la porte des clapiers sensée les abriter de la lumière, qui était tombée sur elle et là plus de son plus de lumière.

## Epilogue

Albain eu une drôle d'impression en ouvrant les yeux, il réfléchit un instant. Bien sur il avait passé la nuit dans son lit. Il se souvenait parfaitement avoir salué Alice à la fin de l'après-midi de la veille. Ce matin il devait passer prendre des œufs. Machinalement il se mit à rire aux éclats, rêver est le propre de l'homme mais là, il avait fait fort.

C'est le même rire qu'il réitérera, en fin de matinée, au moment où Alice lui ouvrira sa porte.

Elle se regarda des pieds à la tête, qu'avait-elle de si drôle ?

« Ma parole, il a pété un plomb. »

Depuis, Albain n'est plus certain que les 3000 milles pensionnaires de la maison du père-noël de Joncreuil ne se réveillent pas la nuit. Le souvenir est tellement présent dans son esprit.

\*

